

UN **fabienne ferrère**

CHIEN



DU

DIABLE

UNE ENQUÊTE DE GILLES BAYONNE

DENOËL

Un chien du diable

Fabienne Ferrère

Un chien du diable

Une enquête
de Gilles Bayonne

roman

DENOËL

Ouvrage publié sous la direction
de Gilles Dumay

© *Éditions Denoël*, 2006

*À la Mamaïta aïe-aïe-aïe,
F. Guerrero*

« Pour arriver à ce que vous ne savez pas, vous devez passer par où vous ne savez pas. »

Saint Jean de la Croix

PROLOGUE

D'un bond, l'homme se précipita dans l'ombre d'un porche. Pour un peu, il butait contre la milice chargée des rondes nocturnes. Seul le grincement de la lanterne suspendue à une chaîne l'avait averti de la venue des soldats, au moment même où ceux-ci s'apprêtaient à déboucher au coin de la rue. Le visage plaqué contre le mur suintant d'humidité, il attendit sans bouger.

Ce n'était pas ces rustres du guet qui s'interposeraient entre lui et sa fortune toute proche. Ses lèvres se plissèrent en un rictus. L'heure de la vengeance avait sonné. Le roi l'avait traité de haut, sans égard aucun pour sa lignée ni pour son titre. Lui, Ambroise Roquebrune, s'était vu contraint, jour après jour, de se mêler à la cohorte pouilleuse des quémandeurs venus guigner les rentes et pensions chichement lâchées par ce ladre d'Henri IV. Lui, huitième comte de Bleuse, dont l'aïeul avait combattu aux côtés de Louis IX lors de la bataille de Taillebourg, avait dû jouer des coudes au milieu des plus vils rebuts humains pour se frayer un chemin jusqu'à ce parpaillot qui, après un simulacre de conver-

sion, usurpait le trône de France. Et qu'avait-il gagné à plier le genou devant le roi ? Rien ! On ne lui avait pas même fait l'aumône d'une fausse promesse comme à tant de gueux sans nom ni blason. Le Béarnais l'avait écouté d'une oreille distraite et s'était retourné à grands pas, le plantant là, au milieu de sa requête, le genou toujours à terre. De rage, l'homme serra les poings. Le bâtard de la putain d'Albret allait apprendre ce qu'il en coûtait de fouler aux pieds l'honneur d'un gentilhomme bien né.

Les soldats n'avaient pas traîné, pressés sans doute de rentrer se réchauffer autour d'un godet d'eau-de-vie. Le raclement de leurs bottes sur les pavés et la voix métallique de la lanterne s'estompèrent, puis le silence retomba. Ambroise Roquebrune essuya la moisissure visqueuse collée à son front. Il jeta un coup d'œil dans la rue et reprit sa marche.

Il n'y avait pas âme qui vive dans les venelles de la ville endormie. En ce mois de novembre 1594, le froid insidieux qui gagnait Rouen dès la nuit tombée décourageait les plus vaillants des fêtards : mieux valait cuver son vin bien au chaud. Qui risquait-il de rencontrer de toute façon ? Un chat en goguette et l'habituelle légion de rats fouinant dans les immondices laissées aux portes des maisons. Quant aux malandrins à l'affût d'une proie facile, qu'ils viennent se frotter à lui s'ils l'osaient ! Le comte de Bleuse flatta de la main la garde de son épée, placée bien en évidence sur sa cape pour dissuader les éventuels coupe-jarrets. Mais ce n'était pas avec elle qu'il comptait se débarrasser de cette misérable sangsue. Il se baissa pour vérifier l'attache du couteau dissimulé

en sa botte et se mordit la joue, étouffant un cri. Le geste avait réveillé sa blessure toute fraîche à l'épaule. Une lueur de joie mauvaise, pourtant, passa dans ses yeux.

Quelle niaiserie! Sans soupçonner de quelle façon elle serait rétribuée pour ses efforts, la petite peste venait lui apporter la missive grâce à laquelle Philippe II pourrait enfin placer un méchant croc-en-jambe et faire chuter les prétentions d'Henri IV à la couronne! Si une telle lettre tombait entre les mains du pape — et le souverain espagnol s'y emploierait à coup sûr — c'en serait fini des glapissements hypocrites du Béarnais. Clément VIII ne prononcerait pas l'absolution tant attendue par le roi hérétique et l'Église ne le reconnaîtrait jamais comme l'héritier légitime d'Henri III. Il n'en faudrait pas davantage au vieux lion ibérique pour revendiquer ses droits et aligner derechef ses candidats à la succession du trône de France.

Ambroise Roquebrune s'arrêta soudain et tira son épée, l'oreille aux aguets. Sur sa droite, à quelques pas devant lui, juste à l'angle de la ruelle, la pierraille avait crissé. Brandissant son arme, il s'avança à pas lents. Il n'était pas question de laisser derrière lui un quelconque jaseur. Détrouseur prêt à bondir ou marin trop embrumé par l'alcool pour retrouver le chemin des quais? Qu'importe, il ferait prendre le grand large, de la pointe de sa lame, à l'imprudent venu croiser sa route. Personne ne devait avoir vent de son équipée nocturne. Ses pieds glissaient sur le sol sans le moindre bruit : il avait pris soin d'entourer ses bottes d'une bande de feutre épais. Arrivé à la fourche des deux venelles, il se

jeta en avant et fendit l'air d'un puissant coup d'épée. Trois rats détalèrent en couinant. Un quatrième, une bête énorme, défiait l'homme de ses petits yeux cruels, sans quitter d'un pouce le cadavre du chien dont il dévorait les entrailles. La lune éclairait d'une lumière blafarde l'étroit passage. Les façades des masures ne présentaient nul renforcement où se cacher. Seul le rat, toujours menaçant, continuait à fixer l'intrus. Nul doute qu'il attaquerait pour défendre son butin. Le comte de Bleuse rengaina son arme.

Cette bestiole du diable est plus sensée que la petite fouine qui m'attend. Pas de partage pour les festins, songea-t-il en s'éloignant de la carcasse puante. Le contentement de Philippe II n'aurait d'égal que sa générosité, l'avait assuré De la Torre, l'espion du souverain espagnol. Fallait-il avoir la cervelle creuse pour penser qu'il céderait une seule miette de sa richesse prochaine! Et cette vermine de bas étage accourait maintenant pour lui livrer la précieuse lettre, alléchée par la récompense à venir, tel un chien obéissant. Quel manque de jugeote! Qui se fait brebis, le loup le mange, jubila le comte. Désormais, entre lui et sa fortune, la distance n'était plus que d'une gorge à trancher. Il bifurqua à main gauche pour prendre la rue de terre battue qui donnait droit sur l'église Saint-Nicaise. Ses pieds s'enfonçaient avec un bruit de succion dans la boue où surnageaient les tripes et abats trop avariés pour avoir trouvé preneur, jetés là après la fermeture des étals. Même le brouet de Satan ne doit pas empester autant, se dit-il en fronçant le nez. Il se retourna brusquement. Il aurait juré que quelqu'un l'épiait. Personne. Mais l'impression d'être

suivi, inhabituelle chez lui, persistait, tenace et inquiétante. Ambroise Roquebrune frissonna. Avait-il eu tort de se gausser de ces lettres de menace? Quelqu'un courrait-il le risque de le prendre en chasse malgré sa réputation de prédateur sans merci? Rien, dans la rue, ne bougeait. Le bruit d'une respiration sifflante, là-haut, sur les toits, le glaça. Un tireur embusqué! Il n'eut pas le temps de s'élancer sur le côté pour éviter le coup d'arquebuse redouté qu'un chat-huant prit son envol et s'enfonça dans la nuit, poussant, une dernière fois, son sinistre cri chuintant. S'alarmer pour un oiseau! Tremblements de femelle! Allait-il s'amollir au moment où il tenait sa vengeance? Il cracha de colère. Là-bas, sa proie lui tendait déjà son joli cou et il restait ici à piétiner dans la boue et à se geler les pieds. Il repartit, furieux contre lui-même.

Au sortir de la rue, un vent glacé lui fouetta le visage. L'église Saint-Nicaise se dressait face à lui. Baignées par une lumière incertaine, les gueules grimaçantes des gargouilles émergeaient de l'ombre et se penchaient vers le visiteur nocturne, leurs bouches tordues en une muette mise en garde. Mais que pouvaient ces grotesques vigies du Seigneur contre lui? Après un rapide coup d'œil par-dessus son épaule, il poussa la lourde porte en chêne. La lueur vacillante des bougies éclairait à peine la chapelle, suffisamment néanmoins pour que le comte de Bleuse lâchât un juron de dépit : le lieu était vide. Il fit un pas en avant, balayant la nef du regard. Une tache claire attira son attention. L'excitation le parcourut alors qu'il se rapprochait du confessionnal. Oui, il s'agissait bien d'un parchemin, posé là sur un banc. La petite saleté

avait-elle finalement deviné de quelle façon elle serait remerciée pour avoir déguerpi ainsi sans demander son reste? Qu'importe. Il s'occuperait d'elle plus tard. Un dur sourire aux lèvres, Ambroise Roquebrune se pencha sur le vélin. Il comprit trop tard son erreur. Déjà la lame s'enfonçait dans sa gorge. Une douleur fulgurante l'éblouit. Il s'effondra, hoquetant dans un gargouillis de sang. Ses yeux se voilèrent. Il eut juste le temps, avant de mourir, de sentir un souffle chaud sur sa nuque et d'entendre une voix aux accents veloutés murmurer à son oreille :

« Maudit, tu n'aurais jamais dû naître. Retourne dans les ténèbres de ta chienne de mère... »

« Du sang, du sang partout, des flots de sang! Le glaive de Dieu s'abattra sans pitié. Pécheurs, redoutez Sa colère! Tremblez et repentez-vous! » avait rugi, les poings tendus vers le ciel, le prédicateur aux yeux fous. Des gamins lui avaient jeté des pierres. Un muletier s'était même esclaffé. Mais Martha était restée clouée sur place, paralysée de terreur.

Le Tout-Puissant avait-Il lu en son âme la vilénie qu'elle s'apprêtait à commettre? Lui avait-Il adressé ce terrible avertissement? Martha se signa. Les paroles enfiévrées du prêcheur qui l'avaient tant frappée la veille ne la quittaient pas. Mais, depuis hier, elle n'avait croqué qu'un seul oignon tombé d'une charrette et, les jours précédents, elle avait dû mâchonner des herbes et sucer des cailloux pour tromper sa faim. Seigneur, que pouvait-elle faire? Arc-boutée contre le vent, la vieille femme avançait avec peine, grelottant dans ses haillons.

Le tavernier lui avait ri au nez quand elle avait proposé ses services. « Allons, l'ancêtre, s'était-il moqué, tu crois que c'est avec ta viande faisandée que je vais appâter les clients ? » Elle trébucha. Vers qui se tourner ? La peste avait emporté tous les siens. Son dernier fils, on l'avait repêché dans la Seine, à moitié dévoré par les poissons. De ses doigts maigres, elle rajusta son fichu en lambeaux. Dieu lui pardonnerait. Le père Labane n'avait-il pas proclamé que le Très-Haut accueillerait les plus pauvres en Son sein ?

Ses lèvres fendillées marmottèrent une prière. Après tout, n'était-ce pas le Seigneur Lui-même qui l'avait éclairée ? L'idée lui était venue pendant la célébration de l'Eucharistie, au moment où le prêtre avait élevé la coupe sacrée au-dessus de sa tête. Un rai de lumière avait frappé le ciboire d'argent. À cet instant, Martha avait su ce qu'il lui fallait faire si elle ne voulait pas finir comme Nine la boîteuse, retrouvée morte sur un tas d'ordures, le poing enfoncé dans la bouche. À nouveau, son pied cogna contre les pavés mal ajustés mais elle était trop engourdie de froid pour ressentir la morsure de la pierre. Le colporteur venu de Flandre l'avait laissé entendre à demi-mots à Coze le vaurien : il paierait un bon prix à qui lui apporterait des babioles brillantes comme celles qui scintillaient dans l'obscurité des églises. Martha, adossée à l'encoignure d'une porte, avait surpris leur conciliabule. Une bourrasque plus violente la fit chanceler. Elle ferma les yeux, saisie de vertige. Combien de soupes et de tourtes chaudes pouvait bien représenter un ciboire d'argent ?

La vieille femme se pinça violemment la joue. Ce

n'était pas le moment de languir. Bientôt, l'aube poindrait et le curé viendrait célébrer la première messe. Tout à l'heure, si Dieu le voulait, un ragoût réconfortant lui réchaufferait enfin le corps. Cette pensée lui donna le courage de faire les derniers pas. Arrivée au parvis de l'église, elle gravit prudemment les quelques marches glissantes. Soudain, la porte s'ouvrit à pleine volée et un homme surgit. Il s'immobilisa un bref instant face à Martha, la fixant d'un regard halluciné, puis dévala l'escalier de pierre quatre à quatre. Comment pouvait-on avoir le diable aux trousses au sortir de la maison de Dieu ? La petite vieille sentait son cœur battre à tout rompre. L'homme s'était évaporé comme un démon. Elle hésita un moment, jusqu'à ce qu'une crampe lui vrille l'estomac et la pousse à entrer dans l'église.

D'une main tremblante, elle effleura l'eau du bénitier et se signa. Ses genoux craquèrent lorsqu'elle vint s'incliner face à l'autel. Alors qu'elle penchait la tête, une goutte sombre s'écrasa sur la dalle. Elle se passa la main sur le front. Une traînée de sang tachait ses doigts. Elle se redressa en titubant et découvrit, dans un hurlement muet, ce que ses yeux fatigués lui avaient caché. Face à elle, sur la Croix du Christ, un homme était attaché, la gorge tranchée, la poitrine maculée de sang. La vieille Martha porta la main à son cœur, refusant de croire ce qu'elle voyait : la bouche grande ouverte du supplicié, figée en une grimace féroce, vomissait des hosties.

I

Comme à son habitude, Henri IV, le justaucorps dégrafé et les grègues enfilées à la diable, arpentait l'allée à grandes enjambées, son ratier favori sur les talons. Le comte de Cheverny, chancelier du roi, trottnait près de son maître en prenant garde de se tenir toujours un pas derrière lui. « De bons jarrets et du souffle, voilà vos meilleurs alliés pour assister le roi », l'avait averti d'Épernon à son entrée au service du nouveau monarque français, quatre ans auparavant. Réveillé dès potron-minet et encore amolli de sommeil, le vieil homme éprouva une fois de plus tout le bienfondé de ce conseil et pesta contre sa gourmandise : il n'avait pas su résister, la veille au soir, à ce satané ragoût de sanglier. Et c'est les jambes lourdes et la respiration hachée qu'il devait suivre le train d'enfer imprimé par le souverain. À sa gauche, Maximilien de Béthune, le fier baron de Rosny, lui jeta un regard en coin, la mine narquoise. L'insolent compagnon d'armes du roi, rompu aux exercices et aux fatigues de guerre, pouvait pour sa part galoper sans effort. Que lui coûtait

donc cette promenade à la fraîche, dans le parc de Fontainebleau, lui qui, de surcroît, se trouvait dans la fleur de l'âge? Le comte de Cheverny détestait le visage du baron, un visage intelligent, bien trop à son goût. Plus encore, il haïssait l'éclat et l'assurance qu'il dégageait. À la première occasion, il rabattrait la superbe de cet arrogant et lui ferait payer son œillade. Quant au vieux conseiller d'État, le sieur Nicolas de Neufville de Villeroy, il déambulait d'un bon pas, impassible, sans donner l'air de peiner pour caler son allure sur les foulées nerveuses d'Henri IV. Pourtant, ne passait-il pas le plus clair de son temps, et parfois des nuits entières, dans son cabinet, courbé sur les dépêches et les comptes rendus à rédiger? Comment cet homme chétif s'y prenait-il pour soutenir sans sourciller cette cadence de feu?

Le chancelier resserra sur ses épaules l'épaisse pelisse fourrée de menu-vair. Le froid du petit matin lui piquait les joues. Un nuage de buée près de ses lèvres trahit son désappointement : il fallait se résigner à poursuivre la cavalcade autour de l'étang, vers lequel le roi se dirigeait tout droit, tournant le dos au pavillon des Poêles et à sa cheminée. Au moins son ancien maître, Henri III, le dernier des Valois, savait-il se vautrer dans un fauteuil rembourré de fine étoffe et appréciait-il le confort d'une pièce douillette, protégée des courants d'air par de lourdes tentures. Le Bourbon, lui, avait le sang vif et ne tenait pas en place, toujours à gambiller en tous sens. Autant le premier, couvert de pierreries et vêtu en toutes occasions avec recherche, avait la pres-tance d'un monarque, autant le second, mal fagoté et



Rouen. Novembre 1594.

Ambroise Roquebrune, huitième comte de Bleuse, s'introduit nuitamment dans l'église Saint-Nicaise où il doit récupérer une missive susceptible de jeter au bas de son trône le roi de France, Henri IV. Mais alors que le complot se penche sur le parchemin si précieux, une dague lui tranche la gorge et une voix murmure à son oreille : « Maudit, tu n'aurais jamais dû naître. Retourne dans les entrailles de ta chienne de mère... »

Peu avant l'aube, on découvre le comte, crucifié et la bouche pleine d'hosties. Sacrilège ! Pis, les bénitiers de l'église Saint-Nicaise sont remplis de sang.

Redoutant un nouvel affrontement entre catholiques et protestants, le chancelier d'Henri IV charge un cheval-léger d'éclaircir cette affaire : Gilles Bayonne. Ce dernier, doté d'un tempérament trempé comme l'acier de son épée, comprend aussitôt que ce qui se trame à Rouen pourrait tout aussi bien lui valoir la faveur du roi que l'envoyer droit en enfer...

Roman d'aventures sur lequel planent les ombres d'Alexandre Dumas et de Paul Féval, intrigue politique et religieuse soutenue par une langue riche et authentique, *Un chien du diable* mêle admirablement vérité historique et enquête policière.

Fabienne Ferrère est professeur de philosophie dans la région toulousaine. *Un chien du diable* est son premier roman.

